

45 ans de la galerie Baronian au CAB

Albert Baronian : 'Je lève le pied sans disparaître'

La légendaire galerie bruxelloise Albert Baronian souffle ses quarante-cinq bougies. L'année est d'autant plus historique pour la galerie, que cette dernière se prépare à une transformation de taille : dans quelques mois, la célèbre enseigne ouvrera sous le nom de Baronian-Xippas. Pas question pour autant que le maître des lieux tire sa révérence : s'il ralentit la cadence, Albert Baronian confirme sa présence active pour la suite.

Elsa ASSOUN

S'il est un lieu qui peut prétendre être témoin de l'évolution de l'art contemporain en Belgique, c'est bien la galerie d'Albert Baronian. En quarante-cinq ans d'existence à Bruxelles, l'espace a ouvert la voie à bien des artistes étrangers d'avant-garde autant qu'à de jeunes artistes belges dont le talent restait dans l'ombre dans leur propre pays. À l'aube des années 70, au moment de la naissance de la galerie, l'ère est peu propice à un marché de l'art florissant pourtant l'air du temps pulse au rythme d'une créativité inédite. Le jeune Albert Baronian tire son épingle du jeu et démarre fort en introduisant l'avant-garde italienne et l'Arte Povera en Belgique. Mario Merz, Giulio Paolini, Gilberto Zorio sont autant de précurseurs de l'art contemporain en gestation, repérés et révélés par Baronian à Bruxelles. "Une exposition c'était un investissement intellectuel et culturel avant tout. Artistes, marchands d'art et collectionneurs étaient idéalistes" témoigne-t-il. Et c'est peu dire que l'effervescence culturelle de l'époque se prêtait à

l'audace et à l'engagement : art minimal, pop art, art conceptuel, constructivisme, autant de mouvements d'exception bien connus qui ont mis les années 60 en ébullition, bouleversant à jamais le cours de l'histoire de l'art. Une intensité de recherche et d'inspiration artistique jamais vue, qui a immanquablement nourri en profondeur le travail du galeriste.

Clap de fin

Baronian exprime d'ailleurs sans passéisme sa nostalgie de cette grande époque. "C'était la décennie prodigieuse, comme Chabrol l'a si bien nommée. Quand on a connu des artistes qui resteront dans l'histoire, on a plus de mal à être étonné par la production actuelle." Force est de constater que le climat économique-social aride affecte passablement la culture dans son intégrité. Ambivalence d'un capitalisme à la fois 'geleur' d'idéaux et générateur d'argent nécessaire à la production artistique, au risque de piétiner la sincérité de la pratique. Baronian fait l'état des lieux sans pour autant déplorer ni s'apitoyer, lui, qui a longtemps œuvré sans le sou. "De nos jours, l'art est un business. La plupart des artistes sont davantage des producteurs plus que de vrais créateurs. Les collectionneurs nouvelle génération apprennent l'art via le marché de l'art. Si un artiste n'est pas dans une foire, ils n'achètent pas." Pas lieu, pour autant, de regretter le temps où il montait ses expositions avec la conviction comme seule force, sans vendre une seule pièce. Quel acteur du marché de l'art oserait d'ailleurs se plaindre que les artistes se vendent trop bien ?

À l'heure où les jeunes galeries du monde entier phagocytent la capitale belge, on peine à se rappeler qu'il n'existait qu'une seule enseigne pour défendre l'art contemporain à Bruxelles, celle de Baronian. La concurrence

est à présent indéniable mais le galeriste aguerrri ne vit aucunement le phénomène comme une menace : "Au contraire, je me sens moins isolé. Dans les années 78-80 à la foire de Bâle, j'étais le seul à représenter Bruxelles. Le fait qu'il y a une réelle offre à présent attire des collectionneurs du monde entier." Selon Baronian, le véritable danger viendrait aujourd'hui des salles de vente qui dominant l'art par le pouvoir économique en employant des méthodes musclées. "Fini les temps où l'on y trouvait des mauvais tableaux", explique-t-il. "Les salles de vente emploient un forcing acharné auprès des collectionneurs qui ont acheté des pièces importantes jusqu'à ce qu'ils cèdent."

Renaissance

Rien ne résiste au temps ni à la pression financière, pas même la galerie Baronian aussi établie qu'elle puisse paraître. 'Nothing is permanent', comme le titrait justement l'exposition réalisée en 2009 pour commémorer les 35 ans de la galerie. À l'époque, Albert Baronian faisait déjà le constat de l'irrésistible accélération de l'économie liée à l'art contemporain. À 72 ans, l'heure est venue pour cet érudit de l'art, qui n'a jamais pensé en termes de 'carrière', de s'alléger. C'est dans cette perspective qu'il a accepté de s'associer avec son ami de longue date, Renos Xippas, dont la structure solide (trois espaces à Paris, Genève et Montevideo) promet d'assurer une pérennité à l'héritage Baronian. Malgré les bouleversements à venir, le règne Baronian a indéniablement de beaux jours devant lui. "Je reste présent. Je lève le pied sans disparaître" prévient d'ailleurs celui qu'on considère, non sans un respect affectueux, comme le 'papi' de l'art contemporain à Bruxelles. Pour preuve, l'exposition collective hors les murs 'Shaping Light' à la fondation CAB, en collaboration

avec Hubert Bonnet, à l'occasion des 45 ans de la galerie. De grands noms et d'autres artistes talentueux, moins connus du grand public, se réunissent autour d'un thème : le néon, un médium 'branché', malléable et protéiforme qui fascine nombre d'artistes depuis les années 60. Une exposition non commerciale quasi muséale pour un dernier anniversaire, à l'image d'une galerie d'art rentrée définitivement dans la Grande Histoire.

'Shaping Light, an exhibition curated by Albert Baronian'. David Brognon & Stéphanie Rollin, Marie José Burki, Tracey Emin, Dan Flavin, Mekhitar Garabedian, Joseph Kosuth, Mario Merz, François Morellet, Bruce Nauman, Alain Séchas, Keith Sonnier' jusqu'au 15 décembre à la fondation CAB, rue Borrens 32-34, Bruxelles. Ouvert me-sa de 14h à 18h. www.fondationcab.com

Bruce Nauman, 'Life, Death, Love, Hate, Pleasure, Pain', Neon, 95 cm. (diameter), 1983, Private collection

